

M. de Lincourt, souriant, avait d'imperceptibles haussements d'épaules.

— Mise en scène soignée, murmurait-il à mi-voix.

« Cette femme combine admirablement ses effets.

« Elle mériterait des applaudissements. »

Le marin John Huggs, un véritable Yankee, prononçait un speech avant de mourir.

■ criait de toutes ses forces :

— Les funérailles que l'on me fait sont splendides.

« On me fait une flambée admirable.

« Il m'est en outre très-agréable de dominer de si haut des lâches.

« Vous êtes ici cinq mille blancs capables de délivrer dix hommes dont les veines contiennent le même sang que le vôtre, et vous allez nous laisser brûler sans honte !

« Habitants d'Austin, vous serez pillés et brûlés !

« Je ne suis pas encore en cendres.

« Souvenez-vous de John Huggs.

« Il se vengera de votre indifférence ou de votre lâcheté. »

Après un court silence, le marin reprit en langue apache, car il parlait, en forban, tous les dialectes connus et quelques-uns d'inconnus :

— Quant à vous, Apaches, Pownies, Sioux, Kenhas et autres faces de cuivre, vous saurez un jour ce que vaut un américain de ma trempe.

« Et votre Vierge aux cheveux d'argent sera l'esclave du dernier de mes matelots.

« J'ai dit, Allumez, maintenant. »

Ces fières paroles passaient dans l'air avec sonorité métallique, humiliant les gens d'Austin, irritant les Apaches.

Mais la voix de John Huggs retentit de nouveau.

Il venait d'apercevoir le comte de Lincourt à la tête de ses coeurs de bois.

— Eh ! gentleman ! cria-t-il.

« Vous voulez me voir brûlé par ces brigands après avoir brûlé vous-même mon navire !

« Par l'enfer ! je vous baptise.

« Vous n'êtes plus le comte Henri de Lincourt.

« Vous êtes un lâche ! »

A cette insulte, M. de Lincourt lança son cheval en avant et poussa vers le bûcher.

Nul n'y fit opposition.

Le comte poussa sa monture jusqu'au pied du poteau auquel le forban était attaché.

On s'attendait à une explosion de colère de la part de M. de Lincourt : il n'en fut rien.

Il se dressa légèrement sur ses étriers et dit avec un calme railleur à maître John Huggs :

— Je ne vous dois rien, tout au contraire, maître Huggs.

« Souvenez-vous que vous m'avez laissé lâchement menacer de mort par la foule qui se trouvait à votre bord le soir de mon duel avec Grandnoireau.

« Je vous ai puni de votre ingratitude en mettant le feu au bâtiment.

« Partant quittes !

« Vous avez échappé au feu de votre bâtiment, maître John ; vous n'échapperez pas à celui de votre bûcher.

« Pour l'honneur des bandits de votre sorte, mourez bien.

« C'est la seule bonne action qui vous reste à faire.

— Je vivrai et je te lierai sur un brasier ardent ! dit entre ses dents John Huggs.

Quel étrange espoir avait-il.

Le comte n'entendit pas les paroles du forban.

Les trappeurs, qui s'étaient rapprochés, avaient senti trop vivement l'insulte que

leur avait adressée Huggs pour être indulgents et pitoyables.

Très-pen tendre du reste, habitués au sang et aux tortures, méprisant et haïssant tout bandit, eux, gens de loyauté et mourant pour une parole donnée, les chasseurs saluèrent la déconvenue du capitaine par des ricanements.

— Monsieur le comte, dit Tête-de-Bison, il n'est tel que de s'expliquer.

« Ce pauvre John Huggs croyait que nous étions en reste avec lui, mais il s'aperçoit qu'il se trompait.

— Sans le bûcher, qui finit tout, dit Sans-Nez qui s'était montré le plus hostile à John Huggs, je lui réclamerais quelque chose comme deux mille dollars qu'il m'a volés.

— A vous ! protesta Huggs. C'est faux !

— Allons donc ! fit Sans-Nez.

« Souvenez-vous d'un joli garçon, plein de chic, ayant du galbe et du chien (sur ce, imitation de castagnettes, geste et coup d'œil vainqueur comme d'habitude), souvenez-vous d'un très-joli garçon auquel vous avez donné un coup de couteau traîtreusement pour lui enlever son or.

Les nègres cependant attendaient le moment d'agir avec une vive impatience.

Ces hommes torturés par les négriers pendant la traversée, avaient une soif de vengeance qui se traduisait par des menaces et des imprécations.

Il faut avoir vu quel enfer est un bâtiment chargé d'esclaves pour comprendre la rage de cruauté dont les victimes des négriers sont animés.

Les noirs, dès que les chasseurs se furent retirés, se ruèrent autour des prisonniers et les accablèrent de reproches et d'injures.

Ce fut une scène de revanche atroce.

On vit toute cette bande, arrivée au paroxysme de la colère, lapider ces matelots prisonniers à coups de cailloux tranchants.

C'était un spectacle d'une sauvagerie révoltante, mais ceux qui songeaient aux souffrances qu'avaient dû endurer ces malheureux, ceux qui savaient quelle vie et quelle mort souvent on leur fait, ceux-là compréhendaient ces fureurs.

Le sang des marins coulait.

Seul John Huggs échappait aux coups par la grande élévation du poteau auquel il était attaché.

Mais cette lapidation n'était qu'un prélude à la torture du feu.

Pendant l'étrange dialogue qui vient d'être rapporté, une vingtaine de nègres armés de torches s'étaient dispersés sur la plateforme où s'élevaient les bûchers.

Ils mirent le feu à ces amas de bois secs qui flambèrent aussitôt.

De longues colonnes de flammes ne tardèrent pas à s'élever.

Pas de fumée : le feu clair et pétillant jetait une blanche lumière se détachant brillante et pure au milieu des lueurs rougeâtres de l'incendie allumé par les Indiens qui allait se propageant, et continuait à illuminer les crêtes élevées du défilé.

Bientôt les flammes atteignent les malheureux matelots attachés.

Chacun de ces misérables essaie de lutter contre la douleur ; on les voit résister, tordre tous leurs muscles quand il se sentent atteints se taire à force d'efforts, puis, vaincus, ils hurlent avec désespoir, se tordent comme des vers sur la cendre brûlante et disparaissent dans les tourbillons.

John Huggs domine toute cette scène d'horreur.

Son énorme bûcher brûle comme les autres, mais élevé qu'il se trouve à trente pieds au-dessus du sol, les langues de feu qui lèchent son poteau ne l'atteignent pas encore.

Et cependant, moins calme que ses hommes ne l'ont été au début de leur supplice, avant d'être touché par le feu, il semble s'agiter et faire des efforts pour se débarrasser de ses liens.

Est-il pris de terreur ?

Probablement.

La position de cet homme est plus horrible encore que celle de ses compagnons qu'il voit sous lui et dont le trépas commence son agonie.

Détail affreux.

Chaque fois qu'un corps se détache du poteau qui le retient et tombe dans le brasier, une fumée noire mêlée de vapeur s'élève en lourdes spirales.

Par moments, John Huggs est entouré de ces vapeurs qui lui portent des odeurs de chairs brûlées.

Enfin les victimes disparaissent l'une après l'autre.

John Huggs reste seul vivant.

Le pied qui le supporte a pris feu, et il est déjà fortement entamé.

La foule, toujours muette, regarde, morne et fortement impressionnée, ce spectacle affreux.

Le forban s'agit cependant : il imprime des secousses au poteau.

On dirait que, le sentant atteint par la flamme et à demi rongé, il veut en diriger la chute d'un certain côté.

Les trappeurs suivent cette manœuvre avec un certain intérêt.

Ils ont une vague idée que Huggs cherche quelque moyen de fuite.

Tout à coup le tronc l'arbre vacille.

Il va tomber.

Il tombe en effet, sur la crête de la falaise, au delà du précipice.

Cette chute du poteau de supplice du Yankee provoque une immense clameur parmi les spectateurs.

Cri de rage et de fureur chez les Indiens.

Cri d'étonnement de la population d'Austin.

Mais le tumulte cesse bientôt.

La surprise suspend toutes les respirations et comprime chaque poitrine.

L'extrémité supérieure du poteau eut à peine touché le roc que John Huggs se trouve soudain détaché, et libre de ses mouvements.

Debout, fier et superbe d'attitude, il se tient un instant immobile sur le rebord de la falaise.

Puis il fait geste de défi et disparaît dans la nuit.

Tout le monde comprend que le capitaine est parvenu, par des pressions vigoureuses sur ses liens, à les desserrer, et qu'avec l'habileté d'un marin consommé, il a réussi à se dégager.

Profitant de la fumée et des tourbillons, il a fait mine de rester toujours attaché, attendant que le poteau fut attaqué par le feu.

Alors il est parvenu à en diriger la chute vers la crête du roc.

Cette évasion audacieuse annonçait un sang-froid qui fit l'admiration du comte.

— Messieurs, dit le comte, cet homme est de ceux avec lesquels il faut compter. Nous aurons à nous délier de ses vengeances.

— Et lui, dit Sans-Nez, devra se délier de nos balles.

En ce moment, les Indiens en masse se précipitaient vers les crêtes, à la recherche du fugitif, en poussant des hurlements épouvantables.

La foule suivit le torrent des chasseurs d'hommes.

(A suivre.)